

JACQUES
SAVOIE
UNE MORT
HONORABLE

UNE ENQUÊTE
DE JÉRÔME MARCEAU

Du même auteur

- L'Anti-livre* (coll.), Éditions de l'Étoile magannée, 1972.
- Raconte-moi Massabielle*, Éditions d'Acadie, 1979; coll. « 10/10 », 2010.
- Le Récif du Prince*, Boréal, 1986; coll. « Boréal compact », 1988; coll. « 10/10 », 2010.
- Les Portes tournantes*, Boréal, 1988; coll. « Boréal compact », 1990.
- Une histoire de cœur*, Boréal, 1988; coll. « Boréal compact », 1992; coll. « 10/10 », 2009.
- Le Cirque bleu*, La Courte Échelle, 1996; coll. « 10/10 », 2010.
- Les Ruelles de Caressio*, La Courte Échelle, 1997; coll. « 10/10 », 2011.
- Un train de glace*, La Courte Échelle, 1998; coll. « 10/10 », 2011.
- Les Soupes célestes*, Fides, 2005; coll. « 10/10 », 2009.
- La Vraie Histoire de la série Les Lavigueur – Les carnets de l'auteur et le scénario*, Stanké, 2008.
- Cinq secondes*, Éditions Libre Expression, 2010; coll. « Expression noire », 2012.

JACQUES

SAVOIE

UNE MORT

HONORABLE



Une compagnie de Quebecor Media

À Nicole, pour la lumière qu'elle fait rejaillir.

« Le droit à la différence ne doit pas mener
à une différence des droits. »

Yolande Geadah

Convalescence

Un taxi déposa Jérôme Marceau devant le 3190, avenue de Kent, dans le quartier Côte-des-Neiges. Il faisait chaud. Très chaud. Debout sur le trottoir, il admira le parc de l'autre côté de la rue ; une tache de verdure dans cet arrondissement qui avait accueilli plus que sa part de réfugiés et d'immigrants depuis vingt ans. Le visage cosmopolite de la ville. Il se demanda pourquoi le quartier ne changeait pas de nom l'été. Pourquoi on l'appelait toujours Côte-des-Neiges, alors qu'on crevait et que la blancheur de l'hiver n'était plus qu'un souvenir. Jérôme avait ce genre de réflexions depuis qu'il était en convalescence, depuis qu'il avait plus de temps qu'il ne lui en fallait pour vivre. Il pensait à des choses inutiles. Comme le nom estival qu'il aurait donné à ce quartier, par exemple. Côte-des-Chaleurs lui vint immédiatement à l'esprit. Pour l'automne, Côte-Grisaille aurait été approprié avant de redevenir Côte-des-Neiges, le froid revenu. Se trouvant ridicule d'imaginer de telles choses, il se tourna vers la maison dont il avait griffonné l'adresse sur un bout de papier, mais hésita avant d'aller frapper à la porte. Il était en avance. Depuis qu'il avait pris un formidable coup au visage huit mois plus

tôt, Jérôme avait l'atermoisement facile. Pivotant sur ses talons, il fit quelques pas dans la direction opposée mais se ravisa bien vite. Il avait un autre rendez-vous après celui-ci. Autant prendre de l'avance. Il gravit les quelques marches, mais avant même qu'il arrive à la porte, celle-ci s'ouvrit. L'homme à la peau cuivrée, qui visiblement l'attendait, tenta de masquer son accent :

— C'est vous qui avez appelé ? Vous venez voir le *char* ?

Jérôme crut avoir mal entendu. Sanjay Singh Dhankhar avait pris la peine de lui épeler son nom au téléphone et de lui dire qu'il était indien, de l'État de l'Haryana plus précisément, à un jet de pierre de New Delhi. Pourquoi cet homme lui parlait-il de *char* ?

— La voiture, reprit Jérôme. C'est bien vous qui avez une voiture à vendre ?

Sanjay Singh Dhankhar lui jeta un regard assassin. De toute évidence, l'homme n'appréciait pas qu'il le reprenne. Il concéda, l'œil sombre :

— Oui, c'est ça. J'ai une voiture à vendre.

Jérôme pensa qu'il allait l'inviter à entrer. Dhankhar referma plutôt la porte derrière lui.

— Elle est au garage. Venez, je vais vous la montrer.

C'était à cause de son petit bras ! C'est du moins ce que Jérôme crut au début. Vestige de la thalidomide, ce moignon au bout duquel pendait un semblant de main rebutait souvent ses interlocuteurs. Mais il se ravisa bien vite. L'Indien n'en avait que pour la cicatrice toute fraîche qui lui courait en travers du visage. Cette balafre, souvenir d'un coup de bâton de base-ball infligé par un agent de sécurité d'Hydro-Québec l'hiver précédent, faisait de lui un acheteur suspect, un client douteux. Ce n'était pas tant l'agression de Tony qui lui avait refait les traits du visage, mais plutôt les deux interventions chirurgicales qu'il avait subies à quelques mois d'inter-

valle. Souffrant malgré tout de migraines assassines, on s'était résolu à lui refaire la mâchoire le printemps venu. L'intervention avait réussi, mais pour favoriser la guérison on lui avait immobilisé le maxillaire inférieur. Rude épreuve que ces six longues semaines sans parler ! Muet, il avait dû écouter sans jamais pouvoir donner la réplique. Une véritable torture ! Mais l'opération avait réussi et les maux de tête avaient disparu. Il n'en avait gardé que cette estafilade sous la mâchoire, qu'il qualifiait à la blague de ride artificielle. Florence, sa mère, n'avait cessé de lui dire qu'il était plus beau. Il n'en croyait rien.

Depuis que l'enquête sur le quadruple meurtre du palais de justice avait brusquement pris fin avec l'enterrement du juge Adrien Rochette – et sans que les motifs de l'agression aient été révélés –, Jérôme Marceau était en convalescence. Aux homicides, on nommait la chose autrement. Il était en congé avec salaire et compensation pour une période indéterminée. Lynda Léveillé, l'enquêteur chef, elle-même en arrêt de travail, lui avait fait comprendre que son retour au SPVM, le Service de police de la Ville de Montréal, ne pressait pas.

— Profites-en, Aileron ! Tu n'es pas encore rétabli. Pars en voyage. Ça te fera le plus grand bien.

Lynda n'était pas sans savoir que dès le moment où il mettrait les pieds aux homicides, Jérôme déposerait un rapport exhaustif sur les circonstances ayant entouré la mort du juge Adrien Rochette. Le document était prêt, mais personne n'en voulait. Ni le SPVM ni la magistrature, qui ne tenait pas à être éclaboussée par cette affaire, pas plus que la veuve du juge abattu, apparemment terrassée par la maladie depuis la mort de son mari. Cette situation privait évidemment Jérôme de la seule chose qui l'allumait dans la vie : enquêter.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il avait donc pris sa patronne au pied de la lettre. « Pars en voyage ! » lui avait-elle dit. C'est exactement ce qu'il allait faire. À son retour, Lynda aurait sûrement réintégré ses fonctions. Elle avait apparemment vaincu sa leucémie. Il déposerait alors le dossier du juge Rochette, puisqu'ils avaient convenu d'attendre son retour pour le faire. Le temps jouait en sa faveur.

Malgré son irritation affichée, Sanjay Singh Dhankhar semblait plutôt content d'avoir trouvé un acheteur potentiel pour sa Pontiac Aztek. À ce jour, la petite annonce qu'il avait publiée dans le journal et sur quelques sites internet n'avait pas suscité le moindre intérêt. Depuis que la famille Dhankhar était revenue de vacances et avait décidé de se débarrasser de ce curieux croisement entre une voiture et une camionnette, Jérôme était la première personne à venir frapper à leur porte.

— Elle n'est pas très belle, admit-il d'emblée en ouvrant la porte du garage. Mais elle a un côté pratique. Pour voyager, c'est vraiment très bien.

L'Indien avait susurré ces mots en mode mineur et avec une retenue évidente. Trouver une épithète favorable pour décrire un véhicule aussi laid relevait de la poésie ! C'était tout à l'avantage de Jérôme, d'ailleurs. À voir comment la discussion était engagée, il flairait la bonne affaire. Plutôt que de donner des coups de pied sur les pneus et de demander à voir le moteur, il examina les lieux. Il y avait au fond du garage un escalier, qui donnait certainement sur l'entrée du logement, là où il s'était présenté quelques instants plus tôt. Sanjay aurait pu l'inviter à passer par là. Mais il avait insisté pour qu'ils fassent le tour par l'extérieur. Jérôme n'était pas le bienvenu dans la maison des Dhankhar... à cause de son allure, devinait-il. Même pour cet homme qui venait du

fin fond de l'Inde, il était un marginal dont il fallait se méfier. Sanjay était peut-être content d'avoir trouvé un acheteur pour sa laideur motorisée, mais ce n'était pas une raison pour sympathiser et lui offrir le thé!

— Est-ce que vous savez qu'en soulevant le hayon arrière, on peut déployer une tente? Il suffit de l'accrocher au châssis du véhicule... c'est très pratique pour faire du camping.

Jérôme le savait, bien sûr. C'était précisément pour cela qu'il s'était intéressé à ce véhicule en parcourant les petites annonces. Bien que la Pontiac Aztek soit la voiture la plus hideuse que l'on ait vue sur les routes depuis des lustres, elle était la seule à être offerte avec une tente intégrée. Il se proposait de faire usage de cet abri au cours du voyage qu'il préparait. L'idée de dormir dans sa voiture, un croisement entre un camion et un *char*, parce que l'*Aztek* était tout ça à la fois, de jouer les romanichels pendant le reste de sa convalescence, lui plaisait bien. Mais il ne fallait pas se montrer trop intéressé. Compte tenu de ce qu'il voulait faire de cette ferraille au terme du voyage, il était important de l'obtenir au meilleur prix possible.

— Est-ce que vous avez fait de la route avec ce machin? demanda-t-il d'un air absent. Ça roule bien?

— On revient de voyage, comme je vous l'ai dit. On a passé deux semaines au New Brunswick. Très pratique! affirma Sanjay.

Il avait dit «New Brunswick» comme on dit New Delhi, ignorant peut-être que dans ce pays un même lieu pouvait avoir deux noms. Être à la fois «New» et «Nouveau». Sanjay souriait de toutes ses dents en se remémorant le plaisir que lui avait procuré ce voyage. Mais Jérôme n'en croyait rien. Cet homme lui jouait la comédie. Cela se voyait à son regard, qui ne correspondait

en rien au sourire qu'il affichait. Ou bien il mentait en affirmant que ce voyage avait été magnifique ou c'était une technique de vente. Le prix qu'il s'apprêtait à demander pour cette horreur allait être exorbitant. Trop pour les moyens de Jérôme, en tout cas.

Lynda Léveillée avait beaucoup insisté pour qu'il aille prendre l'air avant de revenir au service. Elle y était allée de quelques suggestions. Une croisière dans les Caraïbes ou un séjour au Costa Rica, plus précisément au parc Manuel Antonio, dans le sud du pays. Un dépaysement garanti pour celui qui avait passé les trois quarts de sa vie dans les couloirs souterrains de Montréal. Mais Jérôme avait autre chose en tête. Après l'opération qui l'avait enfermé dans le silence en raison d'une mâchoire soudée, il s'était mis à la lecture. Ses migraines étant de moins en moins sévères, il se consolait avec les mots. Des mots à petites doses. Les livres qu'il lisait n'avaient jamais plus de cent cinquante pages. Sinon, des maux de tête l'assaillaient. Un seul roman avait échappé à cette règle et c'est de lui qu'était venue l'idée de son voyage. Un homme partait sur les routes des États-Unis au volant d'une Volkswagen. Au lieu de découvrir des paysages insoupçonnés, des gens qu'il n'aurait jamais croisés sur sa route ou des villes sans souterrains, le héros de cette histoire faisait un voyage intérieur, une expédition dans ses souvenirs. En avançant vers nulle part il reculait dans son passé, pour mieux le comprendre mais aussi pour l'oublier. C'est un voyage comme ça que Jérôme voulait faire. À quelques nuances près. D'abord, ce ne serait pas au volant d'une Westfalia qu'il s'aventurerait sur les routes d'Amérique, mais aux commandes d'une Pontiac Aztek, en raison de son coût nettement moins élevé à l'acquisition. Ce pèlerinage se terminerait en effet d'une façon très différente. Il roulerait vers l'ouest, vers le Pacifique,

et avalerait les kilomètres jusqu'à ce que tous ses souvenirs aient défilé, jusqu'à ce qu'il les ait effacés les un après les autres. Alors, sans le moindre regret, il abandonnerait la Pontiac sur le bas-côté et prendrait un avion pour rentrer à Montréal. D'où l'intérêt d'acheter cette laideur au meilleur prix possible. Le véhicule serait une perte sèche.

Depuis la fin abrupte de l'enquête sur la mort du juge Adrien Rochette, et surtout après ce coup de bâton de base-ball qui lui avait redessiné le visage, la vie de Jérôme était émaillée d'actions et de pensées inutiles. Ce projet de voyage était de celles-là. En larguant l'Aztek et ses souvenirs le long d'une route déserte, quelque part dans l'Ouest américain, il s'imaginait que sa vie deviendrait plus légère. En laissant derrière lui ce surplus de bagages qu'il traînait depuis trop longtemps, il aurait droit à un nouveau départ.

— J'ai fait quelques réparations depuis que je l'ai, affirma Sanjay. Les reçus sont dans le coffre à gants. Si ça vous va, je vous la vends deux mille cinq cents dollars.

— Combien ? demanda Jérôme, certain d'avoir mal entendu.

— C'est trop, peut-être. À vrai dire, je me contenterais de deux mille dollars.

La négociation s'était engagée à l'insu du principal intéressé. Le temps de demander à l'Indien de répéter le prix, celui-ci avait déjà baissé de cinq cents dollars.

— Vous êtes certain ?

Sanjay Singh Dhankhar réprima un sourire, en tout point semblable à celui qu'il lui avait servi sur le seuil de sa maison. Un rictus qui faisait office de politesse, mais qui, en réalité, cachait quelque chose de noir. Le regard d'un tueur, pensa Jérôme en s'efforçant de chasser immédiatement l'idée.

— On s'entend pour deux mille dollars ? insista l'Indien.

Rien ne se passait comme Jérôme l'avait imaginé. Il avait repéré une deuxième Pontiac Aztek dans le nord de la ville. Une voiture tout aussi laide, qu'il comptait comparer à celle de l'avenue de Kent, mais l'offre que lui faisait Sanjay Singh Dhankhar était trop alléchante pour qu'il passe son tour.

— Elle a combien de kilomètres, déjà ?

— Soixante-treize mille, répondit-il. C'est très peu pour ce genre de véhicule.

— Je ne veux pas être indiscret, mais pourquoi la vendez-vous au juste ? Vous ne me l'avez pas dit.

L'irritation de Sanjay grimpa d'un cran. À ce prix, il ne fallait pas poser de questions. Un frisson courut dans le dos de Jérôme. Dans son boulot, lors d'interrogatoires serrés, il avait souvent remarqué ce genre de colère retenue. Les suspects à qui on posait des questions qu'ils ne voulaient pas entendre réagissaient ainsi. Même au repos, les tueurs ont le regard qui fusille. Évidemment, cet homme n'était coupable de rien. Il tentait simplement de se débarrasser d'une voiture. Retrouvant ses moyens, il expliqua d'une voix suave :

— Dans un mois, je dois retourner dans mon pays avec ma famille. J'ai à peu près terminé ce que j'avais à faire ici. Et je ne peux pas emmener la voiture là-bas.

Jérôme se mordit la lèvre. Sa prochaine question était déjà prête. Qu'est-ce qu'il était venu faire ici ? Mais justement, ce n'était pas un interrogatoire. Sanjay Singh Dhankhar avait une voiture à vendre. Le prix défiait toute concurrence. Il remit donc dans sa poche le sale côté de sa profession, qui consistait à toujours douter de tout.

— Alors, c'est d'accord ! Je vous l'achète. Est-ce que je peux vous faire un chèque ?

Même pour le chèque, Sanjay se montra accommodant. Il aurait préféré de l'argent liquide, le montant n'étant pas très élevé, mais un chèque conviendrait. Jérôme jeta un œil vers la porte au fond du garage, espérant qu'il l'inviterait à monter chez lui pour régler les formalités. L'Indien posa plutôt les papiers d'immatriculation sur le capot de l'Aztek et inscrivit sa signature au verso du document. De sa main gauche, Jérôme sortit son chéquier et le posa sur le capot lui aussi.

— Vous arrivez à conduire avec une seule main ? demanda Sanjay sans oser le regarder dans les yeux.

— Très bien, merci, répondit Jérôme en lui remettant le chèque. C'est une boîte automatique, de toute façon. Il n'y a pas tellement à faire.

Sanjay se contenta de hocher la tête en examinant la signature. Tout était en ordre. Il lui remit les clefs et marmonna, l'air soulagé :

— Vous n'aurez aucun problème.

* * *

L'idée qu'une voiture achetée à vil prix puisse signifier la fin de ses problèmes fit sourire Jérôme, jusqu'à ce qu'il s'empêtre dans un bouchon de circulation vingt minutes plus tard. Premier constat, la climatisation fonctionnait bien. Cuisinée par une chaleur de plomb, la chaussée semblait avoir ramolli. Des voitures étaient en panne à l'approche du pont, mais rien de tout cela ne l'atteignait. Une fraîcheur de fin de journée régnait en permanence dans la Pontiac, lui permettant de croire qu'il avait fait un bon coup. Florence, sa mère, avait un espace de stationnement dans le garage souterrain du Port-de-Mer, l'immeuble qu'elle habitait sur la Rive-Sud. Ils avaient convenu qu'il y garerait le véhicule jusqu'à son départ.

Lorsqu'il l'avait appelée de son portable en sortant de chez Sanjay Singh Dhankhar toutefois, elle lui avait semblé un peu moins enthousiaste.

— Ah bon ! Tu as vraiment l'intention de faire ce voyage ?

— Bien sûr ! Et j'ai trouvé exactement la voiture qu'il me faut.

— Mais tu ne pars pas tout de suite, quand même ?

— Bientôt. Pourquoi ?

— Parce que j'ai cet examen chez le spécialiste, tu te souviens ? À cause de mes migraines. Tu m'as promis de m'accompagner.

Florence lui faisait toujours promettre des choses, qu'il oubliait aussi vite qu'il s'y engageait. C'était de bonne guerre. Elle les lui rappelait toujours, de toute façon, ce qui faisait partie de leur commerce. Ces oublis volontaires étaient une manière d'alimenter leurs échanges. Bien meilleure d'ailleurs que de parler thalidomide, cette sale affaire qui lui avait coûté un bras et qui était au nombre des choses qu'il voulait oublier au cours de ce voyage vers l'inconnu.

— Très bien, finit-il par dire. Je t'accompagnerai et je partirai après. Rappelle-moi de quoi il s'agit.

— Je te l'ai dit ! C'est un examen de résonance magnétique.

— Ah oui, oui ! Bien sûr. T'inquiète pas, je serai là.

Jérôme compatissait aux migraines de sa mère : il en avait lui-même beaucoup souffert. Dans son for intérieur toutefois, il était persuadé que Florence ne souffrait de rien du tout. Qu'elle avait tout au plus besoin d'attention avant qu'il ne s'en aille. Il partirait donc le lendemain de ce rendez-vous. Ou le jour suivant, cela n'avait pas vraiment d'importance. Lorsqu'on fait ce genre de voyage, on n'est pas à un jour près.

Coincé dans la circulation, il mit près d'une heure à traverser le pont Jacques-Cartier. Lorsqu'il passait dessous pour se rendre chez sa mère, il mettait rarement plus de vingt minutes. Qu'à cela ne tienne, il se familiarisa avec le tableau de bord plutôt rudimentaire de la Pontiac et se permit même de lire quelques passages du manuel du propriétaire, plus précisément le chapitre consacré à la tente, qui se fixait au châssis et au hayon du véhicule. Lorsque en plein milieu du pont il resta immobilisé pendant quinze minutes, il pensa aux passages souterrains, aux corridors de service et au métro qu'il empruntait habituellement et se demanda ce qu'il faisait au milieu de ce troupeau de voitures, dans lesquelles des hommes ou des femmes esseulés parlaient dans leurs téléphones.

Il devait bien être dix-huit heures lorsqu'il se stationna enfin dans le garage souterrain du Port-de-Mer. Florence avait préparé un repas et l'attendait fébrilement, mais il ne put résister à l'envie d'ouvrir le hayon arrière pour voir à quoi ressemblait cette tente qui faisait la particularité du véhicule. Tout y était. La toile, la structure tubulaire, les crans d'arrêt pour maintenir le hayon ouvert afin de tendre les côtés de la tente. Les boutons-pression servant à fixer le tout au châssis du véhicule étaient en parfait état, ce qui donnait l'impression que cet abri n'avait à peu près pas été utilisé. Sous le compartiment servant à ranger la toile, il y avait la roue de secours. Jérôme vérifia le tout et se rendit compte que le cric n'y était pas. Rien de grave. Il lui suffirait d'en acheter un autre avant son départ. Par curiosité, il décida de retirer le pneu de rechange pour voir si on n'avait pas mis l'outil manquant dessous. La roue, qui était coincée, n'avait vraisemblablement jamais servi. Jérôme dut user de toute sa force pour la sortir de la cavité. Et c'est là qu'il aperçut la tache. Une

tache rougeâtre qui devait bien faire vingt centimètres de diamètre. Croyant d'abord que c'était de la rouille, il fit la grimace en pensant qu'il s'était bien fait avoir. Sanjay Singh Dhankhar lui avait vendu sa Pontiac parce qu'elle était pourrie. S'il y avait de la corrosion à cet endroit, il y en avait sûrement ailleurs. Avec ce tacot rouillé, peut-être ne parviendrait-il jamais au bout de la route pour oublier tout ce qui lui pesait.

Mais il se ravisa. Et si cette tache était du sang ? Du sang séché ? Par habitude, il sortit un gant de sa serviette de cuir. Après l'avoir enfilé, il remit la roue de secours en place en s'étonnant une fois encore de l'étroitesse de la cavité. Non seulement elle n'avait jamais servi, mais personne avant lui ne l'avait retirée de son emplacement. Passant l'index dans le trou du moyeu, il sentit quelque chose de rugueux. Encore du sang séché ? Le portrait se précisait doucement. Si c'était du sang, c'est par le trou au centre de la roue qu'il avait coulé et s'était retrouvé sur le plancher. On avait pris soin d'éponger et de nettoyer tout ce qui était apparent, mais on ne s'était pas donné la peine de retirer la roue et de nettoyer dessous.

Déterminé à aller au bout de l'affaire, Jérôme retira à nouveau la roue pour examiner le plancher de plus près à l'aide d'une torche électrique. La cavité, faite de tôle galvanisée, comportait deux sections qui se rejoignaient au milieu. La soudure était douteuse et il y avait une fissure par laquelle le sang s'était probablement échappé. La flaque séchée qu'il avait sous les yeux ne représentait donc qu'une partie de ce qui avait coulé par le trou de la roue de secours. Jérôme se glissa sous le véhicule et chercha à voir l'étendue des dégâts. Le réservoir à essence, fixé sous le plancher, lui obstruait la vue. Logiquement, si du liquide avait fui par cette fissure, il devait y en avoir sur le dessus du réservoir. Pour en être

certain, il faudrait le démonter, ce qui n'était pas une mince affaire.

En retirant son gant de latex, Jérôme pensa à toutes ces choses inutiles qu'il faisait et imaginait depuis qu'il était en convalescence. Cette flaque de sang – qui n'en était peut-être pas – faisait-elle partie de ces lubies, de ces défaites qu'il échafaudait pour échapper à la réalité ? Se soigner n'avait rien de noble à ses yeux. Il lui fallait absolument s'occuper l'esprit. D'où cet interrogatoire qu'il avait imposé à Sanjay Singh Dhankhar et la piste du sang, qu'il était prêt à suivre jusque dans les entrailles de la Pontiac, quitte à faire démolir le véhicule.

Amusé par ces élucubrations, Jérôme remit la tente par-dessus la roue de secours et referma le hayon. Sanjay n'avait-il pas dit qu'il était indien, de l'État de l'Haryana ? La présence de cette tache de sang, si c'en était réellement, trouvait probablement son explication dans ce détail. Il était peut-être coutume chez les habitants de ce coin du monde de faire cuire un animal à la broche lors d'anniversaires. Les Dhankhar avaient acheté une chèvre ou Dieu sait quoi, qu'ils avaient fait dépecer chez le boucher avant de jeter la carcasse dans l'espace de rangement de la Pontiac pour la ramener chez eux. Du sang avait coulé. Personne ne s'en était inquiété. Ce soir-là dans le quartier Côte-des-Neiges, Sanjay avait sans doute fait un barbecue dans son jardin. Lui et sa famille avaient fêté en mangeant un plat de leur pays, l'Haryana. Il n'y avait rien de plus derrière cette tache de sang. Pourtant, Jérôme attrapa son téléphone dans la poche intérieure de sa veste et composa un numéro qu'il ne connaissait que trop bien. Tom O'Leary répondit aussitôt.

— Salut, c'est Jérôme. Comment vas-tu ?

— Je suis sur le tapis roulant et je ne vais nulle part, répondit O'Leary, le souffle court.

— Je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi. J'ai un échantillon. Je crois que c'est du sang, mais je n'en suis pas certain. J'aimerais savoir à qui il appartient.

Il y eut un bruit au bout du fil. Le *bip bip* d'un ordinateur qu'on désactive, d'un tapis roulant qu'on met en pause. Jérôme entendait la respiration de l'Irlandais, qui n'était pas en état de parler. Il en profita.

— Ce n'est rien de bien précis. Une impression comme ça. Mais si c'est du sang, il y en a pas mal. Je te donne l'échantillon, tu le refiles au labo... tu inventes une raison. Tu peux faire ça pour moi?

O'Leary mit un long moment à répondre. Jérôme comprit qu'il ne l'avait pas convaincu.

— Tu ne peux vraiment pas t'en empêcher, hein? protesta l'Irlandais. Tu vois du sang partout!

— Attends! Laisse-moi t'expliquer.

— Non, c'est moi qui t'explique, Aileron. T'as failli y passer parce que cet imbécile d'agent de sécurité s'est pris pour Babe Ruth. Il t'a broyé les os de la gueule comme s'il avait cassé des œufs dans une poêle. Compte-toi chanceux d'être là et surtout d'être au repos. Alors tu respirez par le nez, tu n'enquêtes sur rien du tout, tu fais une pause et tu nous reviens en pleine forme dans un mois ou deux. D'accord?

— Je vais mieux!

— Peut-être, mais il n'y aura quand même pas d'analyse au labo. Lynda a fait passer le mot. Tu mijotes sur le feu arrière parce qu'ils ont peur de toi. Ils n'en veulent pas de ton rapport sur le meurtre du juge, et tant que tu es en convalescence, ça arrange tout le monde.

Les propos d'O'Leary étaient un dur rappel à la réalité. Le court-circuit de Tony, dit la Belette, l'agent de sécurité d'Hydro-Québec qui l'avait envoyé au plancher, lui avait broyé l'os zygomatique et brisé la branche

montante de la mandibule à deux endroits. L'affaissement du plancher orbitaire droit ajouté à cela, il lui avait fallu près de six mois pour s'en remettre. Jérôme insista tout de même :

— Il faut que tu comprennes ! J'ai rencontré ce type cet après-midi. Il avait quelque chose dans le regard.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il avait ?

— Le regard du tueur. Tu sais de quoi je parle. Tu l'as déjà vu toi aussi. Le type, il avait ça dans les yeux. Il te regarde et tu as l'impression d'avoir le canon d'un revolver pointé sur le front. Tu sais ce que je veux dire.

— D'accord ! Et tu peux me dire qui il a tué ? Où se trouve le corps de la victime ? Comment il s'y est pris ?

— Il n'y a personne. Il n'y a pas de mort. Seulement une impression pour l'instant. Une drôle d'impression.

— Alors il va falloir attendre qu'il tue quelqu'un, Aileron ! C'est comme ça. Mettre la charrue devant les bœufs, ça ne marche pas. Il faut procéder dans l'ordre. D'abord, il y a un meurtre... après on trouve le meurtrier. Pas le contraire.

— Je veux seulement savoir si c'est du sang. Et je veux que tu m'aides.

O'Leary fit une longue pause, comme s'il cherchait un reste de patience dans l'unique poche de son survêtement. Puis il murmura d'une voix étonnamment posée :

— T'as pris un sacré coup sur la tête, Jérôme ! Écoute, on va s'entendre sur un truc. Tu ne devais pas partir en voyage ? Aller faire du camping du côté du Pacifique ? Alors tu oublies le sang, tu oublies le type qui a le regard d'un tueur et quand tu reviens de vacances, on en reparle.

— Tu penses que je suis devenu dingue, c'est ça ?

— Je crois que ce serait bien que tu reviennes aux homicides parce que tu fais du bon travail et qu'on a besoin de toi, mais si tu t'entêtes à vouloir déposer un

rapport que personne ne veut sur un juge qui est mort et enterré, tu te compliques la vie pour rien. Si, en plus, tu te lances dans des enquêtes sur des meurtres qui n'ont pas encore été commis, tu risques de faire rire de toi. C'est pas très bon, ça.

— T'aimes ça jouer au patron, hein ? Tu l'as toujours voulue, la place de Lynda, et là...

— Jérôme, j'essaie de t'aider !

Debout au milieu du garage souterrain, le téléphone collé à l'oreille, Jérôme baissa les épaules. O'Leary voulait certainement l'aider. En tout cas, il l'avait fait sans équivoque lorsque l'impensable s'était produit, dans l'ambulance qui l'emmenait à l'hôpital huit mois plus tôt. Pendant le trajet, il avait subi une chute de tension majeure. La mort était passée dans ses yeux, mais l'Irlandais n'avait jamais lâché sa main. Comme une ancre bien accrochée au réel, il lui avait interdit de s'éloigner, d'abandonner la partie, de partir pour de bon. Et c'est de justesse qu'on l'avait ranimé en arrivant à l'urgence.

— Elle revient demain, baragouina encore O'Leary, l'air déçu. Je sais de quoi je parle. Elle ne veut pas te voir tant que tu n'auras pas rangé ton rapport sur le juge.

Au même moment, il entendit la voix de Florence au fond du garage :

— Ça va, Jérôme ? Tu viens ?

O'Leary avait retrouvé ses moyens à l'autre bout du fil. Sa respiration était régulière maintenant. Après l'hospitalisation de Jérôme, c'est lui qui avait pris la direction des homicides. Une situation qu'il avait appréciée, de toute évidence. Mais le retour de Lynda signalait la fin de la récréation, d'où cette pointe de déception dans sa voix.

— Alors, si je comprends bien, pas d'analyse au labo, résuma Jérôme. La patronne est de retour. Tu te retrouverais dans une situation gênante.

L'Irlandais se garda bien de répondre. Il joua plutôt au bon père :

— Je comprends que tu sois anxieux, Jérôme. Mais il faut que tu t'en remettes. Elle a parfaitement raison, Lynda. Ça te fera le plus grand bien, ce voyage. Il y a autre chose que la police dans la vie.

C'était fabuleux d'entendre O'Leary parler ainsi, lui, l'ambitieux, l'opiniâtre.

— On se reparle, fit Jérôme sans plus insister.

Les bras croisés, Florence l'attendait toujours au fond du garage.

— Monte ! lança-t-il. J'en ai pour quelques minutes.

Elle lui fit un petit signe de la main et rebroussa chemin. Déterminé à en avoir le cœur net, Jérôme fouilla dans sa sacoche en cuir, y trouva un sac de plastique et le couteau suisse dont il ne se séparait jamais. Retirant à nouveau le pneu de secours, il se pencha au-dessus de la tache et la gratta avec la pointe de la lame. Non sans difficulté, il parvint à détacher trois croûtes de deux centimètres sur trois. Des parcelles qui ne constituaient qu'une petite partie de la prétendue flaque de sang. Pousant plus avant la curiosité, il souleva légèrement la tôle à l'endroit où le métal était dessoudé. L'interstice était bouché par une masse rougeâtre. Jérôme replia le couteau, ferma le sac de plastique dans lequel il avait mis les échantillons et glissa le tout dans la sacoche en cuir.

* * *

Jérôme s'arrêta à la pharmacie située au rez-de-chaussée du Port-de-Mer. Le pharmacien eut un drôle d'air lorsqu'il lui demanda du sérum physiologique.

— Vous avez besoin de sérum ? s'enquit-il.

— Oui, mais une petite quantité. Et un compte-gouttes aussi.

Ce n'était pas le genre de requête qu'on lui faisait habituellement. L'homme se montra d'abord hésitant.

— Vous êtes le fils de Mme Marceau, n'est-ce pas ? La dame du septième étage ?

Il acquiesça. À voir la tête du pharmacien, Jérôme comprit que celui-ci l'avait reconnu. Sans doute l'avait-il vu à la télévision pendant l'enquête sur l'assassinat du juge. Rassuré, l'homme disparut dans les allées de sa pharmacie. Deux minutes plus tard, il était de retour avec une fiole, un compte-gouttes et un sourire accroché aux lèvres.

— C'est tellement rare qu'on nous demande cela ! J'suis désolé de...

Il n'était pas allé au bout de sa phrase. Jérôme aurait dû se taire mais il précisa :

— C'est pour ma mère.

Ces mots ne firent que ranimer la suspicion du pharmacien. En quoi cinq millilitres de sérum pouvaient-ils être utiles à une vieille dame ? Avant qu'il ne lui pose d'autres questions, Jérôme glissa un billet de dix dollars sur le comptoir, l'invita à garder la monnaie et laissa tomber :

— Elle a de ces idées, des fois ! Mais ne vous inquiétez pas. Je l'ai à l'œil !

Le pharmacien parut satisfait. Sans plus tarder, Jérôme emprunta l'ascenseur et monta au septième. Florence l'attendait devant la porte de son appartement. Il lui fit la bise et fila tout droit vers la salle à manger, où il chercha un ramequin dans le vaisselier. Sa mère était habituée à ses manières. Sans se formaliser, elle se mit à lui faire la conversation.

— Mon problème, au fond, c'est la mémoire. J'oublie des choses alors qu'il y en a d'autres, en général inutiles, qui tournent et retournent sans cesse dans ma tête

comme si elles étaient essentielles... Tu vois ce que je veux dire ?

— Mmm... la mémoire.

— J'ai fait des recherches. Et tu sais ce que j'ai trouvé ?

Jérôme était toujours inquiet lorsque Florence lui annonçait qu'elle avait fait des recherches. Immanquablement, elle en venait à parler de thalidomide.

— On appelle ça une pathologie sympathique. Un peu comme ces instruments de musique qui ont des cordes qui vibrent par sympathie. Tu vois ce que je veux dire ? Sur une vielle, par exemple. Une vielle a des cordes sympathiques.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles, maman !

Jérôme ouvrit sa sacoche en cuir, prit le sac de plastique dans lequel il avait glissé les échantillons et le déposa sur la table. Enfilant son gant de latex, il plaça ce qu'il croyait être une parcelle de sang séché dans le ramequin. D'un geste précis, il dévissa le bouchon de la fiole et à l'aide du compte-gouttes mouilla l'échantillon avec du sérum.

— Ce que j'essaie de dire, poursuivit Florence, c'est que mes maux de tête, je les ai peut-être par sympathie... parce que tu as attrapé ce vilain coup dans la figure et que tu as eu des migraines toi aussi.

— Ah oui ? fit Jérôme sans vraiment l'écouter.

— C'est un phénomène documenté. Il arrive parfois que des mères souffrent des mêmes maux que leurs enfants. Un transfert affectif, en quelque sorte.

— Maman, je ne suis pas un enfant !

— Non, mais tu as failli mourir. Et tu n'as pas la moindre idée de ce que j'ai vécu. Comment je l'ai ressenti. Si tu étais mort, Jérôme, je ne t'aurais pas survécu. J'en serais morte aussi !

Il abandonna son expérience et se tourna vers sa mère. Florence avait les larmes aux yeux. Elle était si frêle et si

vulnérable ! Presque tremblante dans son petit gilet de laine verte, qu'elle tenait fermé de ses deux mains sur sa poitrine.

— Tu m'as fait peur, Jérôme !

Elle lui avait souvent parlé de ce qu'elle avait ressenti après l'incident de la rue Lajeunesse, ce malheureux coup de bâton qui l'avait envoyé aux soins intensifs de l'hôpital Saint-Luc, mais jamais de cette façon.

— Mes migraines, c'est parce que je l'ai un peu reçu moi aussi, ce coup au visage.

— Je ne crois pas, maman. Nos misères nous appartiennent. Si tu as mal à la tête, c'est que quelque chose ne va pas. Tu vas voir un médecin et tout va s'arranger.

Il la serra de son unique bras. Elle s'abandonna complètement à lui mais continua néanmoins de s'inquiéter.

— Pourquoi tu refuses de m'entendre ? Il se peut que j'aie mal pour toi. Ce n'est pas impossible.

— Je te jure que c'est impossible, maman. Ton histoire... ta pathologie sympathique, ça n'existe pas. J'ai pris un coup sur la tête. Ça va mieux maintenant. Et toi, tu as des migraines. C'est autre chose.

— Mais...

— Tu es attachée à moi. Tu as eu de la peine... mais ça, ce sont les émotions.

— Tu ne connais rien aux émotions, Jérôme ! Tu as toujours nié les tiennes. Comment peux-tu me faire la leçon ?

Il ne voulait surtout pas la contrarier. Florence avait vieilli de dix ans, lui semblait-il, depuis qu'il avait failli tirer sa révérence. Et il était vrai que ses pertes de mémoire étaient plus fréquentes. Debout près de la table, il se mit à la bercer. La voix d'O'Leary revint le hanter. C'était bien la preuve que Florence disait vrai. Incapable de vivre l'instant, de partager les sentiments de sa mère,

il pensait plutôt à l'Irlandais. À ce que celui-ci lui avait dit. Tant qu'il s'entêterait à déposer un rapport définitif sur les circonstances ayant mené à l'assassinat du juge Rochette, la porte des homicides lui serait fermée.

— Je vais t'accompagner à ce rendez-vous, fit-il en essayant d'oublier cette histoire. Ça va bien se passer, le médecin va te prescrire un médicament et tes migraines vont cesser. Il n'y aura pas de problème.

En prononçant ces mots, il repensa à Sanjay Singh Dhankhar. C'est ce que l'Indien lui avait dit en lui remettant les clefs de la Pontiac. Sa mère tremblait de tout son être, serrée contre lui. Il n'avait qu'une envie, jeter un œil vers le ramequin pour voir si le sérum avait dissous le sang séché. Mais il n'en fit rien parce qu'il devait rester là. Cesser de fuir lorsqu'il se passait quelque chose. Florence lui reprochait d'être incapable de s'abandonner à ses émotions. Il essayait si fort qu'une chose étrange se produisit alors. L'ombre d'un instant, il eut l'impression de tenir une morte dans son bras. Sa mère était tiède. Et inerte. C'était la première fois qu'il éprouvait un tel sentiment. Pire encore, il s'imagina que s'il lâchait prise, s'il desserrait son étreinte, elle s'effondrerait à ses pieds. Il cherchait à comprendre ce qui lui arrivait lorsque Florence lui souffla à l'oreille :

— C'est quoi, cette tache rouge dans le ramequin ?

Ressentir une émotion était une chose, l'avouer en était une autre. Surtout à une mère envahissante comme la sienne, qui se nourrissait de pathologies sympathiques tout en lui disant qu'il était incapable de sentiments. Il continua de la serrer, espérant qu'elle ne ressentirait pas le frisson qui le traversait.

— On dirait du sang.

Florence avait les yeux rivés sur le ramequin, comme si elle regardait le diable en personne. Jérôme relâcha son

étreinte, jeta un œil et sentit son cœur s'emballer. Ainsi, il ne s'était pas trompé. En laissant tomber quelques gouttes de sérum sur cette croûte rougeâtre recueillie dans la Pontiac, le sang séché s'était dissous et avait retrouvé sa consistance initiale. Il se pencha pour voir de plus près. Et pour sentir. Il n'y avait aucune odeur. Et surtout, rien ne disait que c'était du sang humain.

— Mais d'où vient donc ce sang ? lui demanda Florence.

Jérôme se garda bien de lui dire ce qui lui avait traversé l'esprit. Florence l'aurait trouvé ridicule. Il lui raconta plutôt qu'il faisait plein de choses inutiles en ce moment, que cela le détendait beaucoup et que ces quelques gouttes de sang faisaient partie du futile et du superflu de son existence actuelle, un passage à vide comme il n'avait jamais osé s'en permettre jusque-là. Elle n'en crut pas un mot.

— Raconte ça à quelqu'un d'autre, marmonna-t-elle.

Comme elle insistait pour en savoir plus, il lui avoua ce qui était sans doute la plus probable des explications.

— J'ai acheté la voiture d'un Indien. À mon avis, il a dû transporter une pièce de viande ou un truc du genre. Du sang a coulé. Il ne l'a pas nettoyé avant de me la vendre. Pas de quoi fouetter un chat.

Cette fois, l'argument trouva preneur. Florence cessa de s'intéresser aux quelques gouttes de sang dans le ramequin et Jérôme se persuada qu'il devait faire de même.